

Journal de bord

SOMMAIRE

Un Grand Bond en avant
Du Slow Food au Slow Work
Dialogue entre deux membres du Comité
Entretien avec des Passagers
Brèves de chantier

Paraît deux fois par an
Tirage: 4000 ex.

Association pour le Bateau Genève
Rue du Simplon 5-7
1207 Genève
T 022 786 43 45
F 022 786 43 40
www.bateaugeneve.ch
T Bateau 022 736 07 75
CCP 12-11482-9

Ont collaboré à la rédaction de ce numéro
Anais Benoît, Raffaele Cremonte, Eric Gardiol,
Ivan Salamancá, Flavien Scheurer, Alain Simonin,
Linda Zehetbauer

Photos
Maurice Gardiol, Olivier Stabile

Mise en page
Solidaridad Graphisme

Impression
Ediprim, Bienne
Imprimé avec des encres non minérales

RÉFLEXION

Du Slow Food au Slow Work

Afin d'aborder la thématique du «travail» sous différents angles et sortir un peu de la réalité de notre Bateau, nous avons sollicité l'économiste genevois Jean-Noël Du Pasquier pour participer à ce Journal de Bord.

Jean-Noël Du Pasquier

Travailler, c'est produire et celui qui travaille aime naturellement que le produit qu'il réalise soit bien fait, fonctionne sans difficulté et longtemps, et soit utile à ceux qui vont le consommer. Si ces conditions sont remplies, le travailleur sera fier de lui et fier d'apporter sa contribution au bien-être de la société dans laquelle il vit. Les autres pourront voir et apprécier ce qu'il a fait. Ils pourront lui en être reconnaissants.

Envisagé ainsi, l'acte purement matériel de travailler se double d'une dimension sociale: je travaille pour moi, pour subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille, mais je travaille aussi pour les autres et c'est le regard qu'ils portent sur mon travail qui me situe dans le cadre social. Il suffit de se mettre dans la peau de celui qui n'a pas de travail pour vérifier ce que je viens d'écrire: je me sens inutile, déprécié, déconsidéré.

Donc, ce à quoi chacun aspire est un travail décent, utile, valorisant, dans lequel il puisse «se réaliser» et qui lui attire la considération des autres. Cependant, tout le monde sait que la réalité est bien différente. Les conditions d'emploi et de travail sont déficientes et les relations sociales ne vont guère mieux. Pourquoi?

Disons pour résumer que l'on accorde aujourd'hui plus d'importance au produit qu'à celui qui l'a réalisé ou qu'à celui qui le consommera. Introduite depuis plus de deux siècles par le capitalisme industriel, cette coupure entre produit et producteur découle de la nécessité pour l'entreprise de réaliser en fin de compte un profit qui lui permette de

continuer à exister, de poursuivre sa production. Seul le produit, par son prix de vente, est susceptible d'apporter le profit nécessaire. Quant au producteur, celui qui a effectué le travail, il est considéré comme un facteur de production, au même titre qu'une machine.

Est-il besoin d'ajouter que cette coupure s'est approfondie dramatiquement au cours des 30 dernières années, favorisée par la concurrence mondialisée. Pour obtenir des produits toujours meilleur marché, les postes de travail sont détruits, la productivité augmente, les salaires sont mis sous pression. En résumé, la sauvegarde (ou l'accroissement) du profit s'accompagne d'une péjoration des conditions de travail et des relations sociales à l'intérieur de l'entreprise. C'est ce que nous pouvons observer tout autour de nous.

Existe-t-il une fatalité pour que le travail soit un lieu de peine, d'exploitation, de mal-être? Non, aucunement. Le travail, la manière dont il s'organise et se déroule, est toujours lié à une construction sociale. Il découle d'attentes contradictoires, celles de l'employeur et celles du salarié, qui se résolvent soit de façon violente (la fermeture d'entreprise, la grève) soit par un compromis jugé acceptable de part et d'autre (la convention collective de travail). Le travail peut briser, abrutir, abaisser, mais il peut aussi bien satisfaire, enrichir, rendre digne. Tout dépend de ce que les acteurs sociaux en présence décideront.

En 1989 dans divers pays du monde s'est créé un mouvement citoyen de résistance au fast food et à tout ce qui l'accompagne: modes de culture rapide (engrais, pesticides, OGM), production industrielle de masse, distribution

dans les grandes surfaces, habitudes de consommation insoutenables pour l'environnement. Intitulé slow food, ce mouvement revendique la conservation du goût pour les bons produits cultivés écologiquement dans des conditions sociales équitables, distribués localement et consommés frais.

Pourquoi, par analogie, ne pas initier un mouvement citoyen slow work qui populariserait toutes les tentatives de résistance au modèle de travail basé sur la rapidité et le rendement qui nous oblige à produire mal des produits éphémères, à dégradation rapide et à utilité sociale douteuse. Cela paraît d'autant plus réalisable qu'on assiste depuis quelques années à l'affirmation d'une pratique très voisine en tous points, celle de l'économie sociale et solidaire. Voilà un type d'activité qui revendique la primauté de la personne humaine sur l'argent, qui renonce au profit, qui veut produire «utile» tout en créant du lien social, qui porte attention à la qualité des relations sociales dans le travail. Chez nous ainsi que dans les pays voisins, ce type d'activité éco-sociale représente environ 10% de tous les emplois existants.

Soyons utopiques, ce qui est la seule manière de rester réalistes dans le monde marchandisé tel qu'il est aujourd'hui, et engageons-nous pour que le slow work fasse tache d'huile. Y gagneraient, on peut en être certain, le respect du travail et des personnes qui l'effectuent, l'équité dans la distribution des richesses (et donc dans les relations nord-sud), la soutenabilité de notre rapport avec l'environnement naturel. ■

1^{er} octobre 2010

VIE DU BATEAU

Dialogue entre deux membres du Comité

Werner Haller et Pascal Sottas sont tous deux membres du comité du Bateau «Genève» et professionnels de la réinsertion auprès des adolescents. Werner a travaillé pendant 20 ans à l'Atelier X et Pascal est depuis 1991 maître socioprofessionnel à l'Atelier ABC. Ils se sont prêtés au jeu d'un entretien à deux sur leur vision du travail, de la formation et de la réinsertion.

Entretien relaté par Eric

Werner: Qu'est-ce que le travail? C'est une grande partie de notre identité. Quand on rencontre quelqu'un, on a pour habitude de lui demander: «Qu'est-ce que tu fais? Dans quoi tu exerces?».

Pascal: On y passe tous un paquet de temps. Et on y trouve de la dignité. Avoir un travail c'est prendre des décisions, être acteur, avoir un rôle, une place dans le monde. Quand tu te retrouves au chômage, ton estime propre dégringole, tu te dis que tu ne vaux rien, que tu es incapable. Cet aspect est pour beaucoup plus important que l'aspect financier. Mais pour certains le travail est purement alimentaire et ils se réalisent ailleurs.

W: Le travail n'est pas forcément rémunéré. Quand on travaille chez soi au jardin, on n'est pas payé, mais c'est tout de même un travail, et qui compte. D'ailleurs quand on rédige un CV, on mentionne aussi nos hobbies, ils font partie de notre savoir-faire, de nos compétences. Dans le cadre de mes voyages, notamment en Amazonie, j'ai observé des communautés où les individus, bien que libres de rapports monétaires, avaient tous une place et un rôle bien défini en fonction de leurs capacités et compétences. C'est donc bien cet aspect du travail qui importe le plus.

P: Face au travail, on est tous différents. Certains ont besoin de tout contrôler, et ils essaient, mais ils ne s'attaquent pas au vrai problème qui est leur besoin de contrôle. Je connais des personnes qui excellent dans

leur travail mais qui sont réellement handicapées socialement. On a tellement besoin de trouver une place, un rôle, en tant que «bête relationnelle», que si on ne la trouve pas, on a tendance à s'autodétruire. Donc le travail est important, mais ce qui est plus important encore c'est notre rapport au travail. Typiquement en Suisse la tendance est de n'exister que par le travail.

W: Le travail peut te soigner, te faire du bien, te situer. Mais il peut aussi te mettre sur la touche. Par exemple, quand tu prends une formation, tu te destines à quelque chose. Si tu ne trouves pas de travail dans ton domaine, la déception peut être terrible.

P: Il y a aussi des boulots qui peuvent te fracasser, physiquement et/ou moralement. Il y en a qui peuvent faire de toi un légume s'ils ne te motivent pas, s'ils ne t'impliquent pas. Le travail pour lui-même est une torture. [Du latin tripalium, un instrument de torture. Le terme labour vient du latin labor, qui a la signification de fatigue, peine, qui a donné l'adjectif laborieux. (Wikipédia - Travail) N.D.L.R.]

W: Le travail peut aussi être néfaste quand une personne ne se connaît pas, qu'elle veut fournir un gros effort pour exister et place la marche trop haute. J'avais un ami comme ça qui s'est suicidé car il se mettait trop de pression, qu'il avait cet aspect du travail qui importe le plus.

P: Il ne faut pas oublier que, dans une formation professionnelle, spécialement dans le cadre de hautes études, il y a un aspect de formatage. L'école c'est le début de

rapport au travail et tu y apprends d'abord à obéir. Les jeunes avec qui on travaille dans nos structures gardent souvent des blessures de l'école où ils n'ont pas pu bien s'intégrer. Ces blessures sont souvent si profondes qu'après quelques mois d'apprentissage, même s'ils sont très doués, ils craquent et laissent tout tomber. Il faudrait reconnaître les compétences manuelles en soi et s'affranchir de la mainmise académicienne. Je rêve d'une école où on apprendrait dès le début la gestion de conflits, à dire «je» plutôt que «tu» quand il y a un problème, à la communication non-violente.

W: Face aux jeunes ou aux personnes avec des difficultés, il faut faire preuve de souplesse, baisser un tout petit peu la rigueur pour leur permettre d'apprendre. Celui qui enseigne, avec tout son savoir qui lui confère sa place et le valorise, ne se rend pas forcément compte qu'il peut être un tyran pour celui qui apprend.

P: Dans le cadre de la réinsertion, il faut proposer un vrai travail, faire quelque chose d'utile comme dans le cadre de la Buvette ou des travaux de réfection. Mais au Bateau on utilise des subventions et des dons qui permettent de financer des emplois de réinsertion, ce qui n'est pas idéal. À l'Atelier ABC, on est une entreprise sociale, mais pour les clients on est une entreprise qui fournit un travail donné sur la base d'un devis, comme une autre, et c'est très bien comme ça. Le risque pour des travailleurs sociaux qui encadrent des emplois de réinsertion c'est d'être trop conciliants et magnanimes, et alors tu perds beaucoup de la valeur du travail.

W: C'est pour ça qu'au Bateau on emploie pour ce faire aussi des professionnels des métiers concernés.

P: Oui mais il faut une figure du patron. Il ne faut pas que le travail de réinsertion soit un alibi pour donner du pognon. Si tu veux valoriser les gens qui vont travailler, il faut que les conditions soient claires. Souvent, et même hors des structures de réinsertion, les patrons ne sont pas assez fermes - et donc éduquant - parce qu'ils veulent être gentils, qu'ils n'osent pas dire: «tu as un problème». Ils doivent avant tout assumer leur rôle de patron. Pour la réinsertion, les travaux manuels sont plus efficaces que du travail de bureau, car la sanction est immédiate et objective. Soit le travail est bien fait soit il ne l'est pas et le résultat est tout de suite visible.

W: Mais suivant avec qui tu bosses, la resocialisation est prioritaire sur la réinsertion.

P: Oui mais tu ne peux pas avoir l'une sans l'autre. Certains des jeunes avec qui on travaille connaissent, dans le cadre de la réinsertion, des expériences très valorisantes qui, idéalement, devraient leur permettre de tenir le coup dans le cadre d'un apprentissage. Mais en réalité, cet acquis est très fragile. Survienent des problèmes familiaux ou avec un mauvais employeur et tout tout le camp.

W: Que ce soit les jeunes sans emploi ou les passagers du Bateau, ils ont souvent une bien mauvaise estime de leurs capacités alors qu'ils en ont beaucoup. Ce sont eux les premiers surpris des bons résultats qu'ils obtiennent. ■

ÉDITORIAL

Un Grand Bon en avant!

«C'est avec un immense plaisir et un sentiment de profonde reconnaissance que nous avons reçu votre lettre nous annonçant l'attribution de 735000 Frs par l'Organe genevois de répartition des bénéfices de la Loterie romande, confirmée par le Conseil d'Etat». C'est par ces mots que nous avons tenus à remercier, en juin dernier, le Conseiller d'Etat François Longchamps ainsi que toute la Commission d'attribution et son président Monsieur Rageth. Cet important montant, alloué notamment pour les travaux de rénovation des ponts extérieurs et de mise en cale sèche du navire d'ici 2012, est le signe tangible que nos plus hautes autorités reconnaissent le travail accompli depuis de nombreuses années par l'Equipe du Bateau «Genève» et son comité. C'est un signe énorme d'encouragement qui mobilise toute l'Equipe et tous les membres de notre association. Mais, il n'y aura pas de restauration du bateau sans «restauration des hommes», n'avons-nous cessé de répéter et ce message a également été entendu par les autorités de la Ville de Genève, notamment la cheffe du Département des finances qui gère le Fond Chômage, Madame Sandrine Salerno. Un montant de 276 100 Frs pour deux ans, renouvelable, nous a ainsi été attribué pour nous permettre d'employer une trentaine de «passagers» pour un total de 12000 heures de travail ces deux prochaines années, dont une dizaine qui participent pendant quatre mois par année au programme d'insertion de notre Buvette d'été. Une aubaine et un défi pour toutes ces personnes qui retrouvent ainsi leur dignité par un travail d'utilité publique, puisque notre Bateau est devenu un lieu de rencontre et d'échange ouvert à toute la population genevoise.

Nous vivons véritablement notre Grand Bon en avant et ce défi d'envergure nous enthousiasme en même temps qu'il nous fait un peu frémir! Car plusieurs incertitudes se présentent à nous. Avec la rénovation du bateau, nous avons affaire à des dépenses extraordinaires, pour lesquelles, relevons-le, il nous manque encore 200000 Frs! Par ailleurs la subvention ordinaire de la Ville de Genève reste très modeste (1/4 du budget) et ne nous permet pas d'assurer le financement annuel ordinaire de nos activités sans faire appel à notre réseau de donateurs privés et institutionnels (40% du budget), sachant que les revenus provenant de la vente de nos prestations dans le cadre de l'économie sociale et solidaire représentent le dernier quart de notre budget. Nous devons donc, chers donateurs, une nouvelle fois faire appel à vous pour nous aider à boucler notre budget annuel dont le déficit tenace nous inquiète. Par ailleurs, face aux nombreux défis que nous avons à relever, nous devons tenir compte du facteur humain, car affronter la précarité, qui grandit dangereusement depuis deux ans dans notre belle et riche ville de Genève (!), est une aventure en elle-même fragile. Nos «passagers», notre équipe et notre comité ont besoin de vos encouragements, que vous soyez membres ou sympathisants de notre association et de la Buvette d'été. N'hésitez pas à nous écrire, ou à nous rendre visite, ou encore à fréquenter, dès le printemps prochain, notre Buvette sur le pont supérieur. Un grand merci à toutes celles et ceux qui oseront le geste utile. Parlez autour de vous de «notre audacieuse croisière», pour que notre cercle d'amis solidaires grandisse toujours plus.

Alain Simonin
Président de l'association



Brève de chantier

Première journée de travail pour une nouvelle équipe de cinq passagers. À la pause-café, la discussion les amène à parler de leurs formations respectives. Non loin d'eux, mon oreille traîne un peu...

François: Moi je débarque un peu... À la base, je suis graphiste de formation. Et vous?
Pierre: Moi, je suis frigoriste.
Lamine: Moi, j'ai surtout bossé sur des chantiers.
Antoine: Moi, c'est électro!
Rachid: Moi, je suis mécanicien poids lourd.
François: Et Raffa, c'est quoi sa formation?
Pierre: Il est serrurier.
Raffaele: Tu racontes quoi Pierrot, je ne suis pas serrurier.
Pierre: Ah non? C'est quoi ton métier alors?
Raffaele: Moi? Je suis travailleur social.
Pierre: Mais non... C'est quoi ton VRAI métier?

Raffaele
(Bricoleur social)



LA VIE DU BATEAU

Entretien avec des Passagers

Le travail au Bateau se décline sous mille et une formes : charpente, menuiserie, serrurerie, plomberie, peinture, vaisselle, nettoyages, jardinage, service, cuisine, travail de bureau, transport, etc. Quelques passagers et passagères engagés ponctuellement et à moyen terme ont bien voulu répondre aux questions que leur ont posé Claire, Linda et Ivan.

Interviews menées par Claire, Linda et Ivan

Quelle signification a pour vous le travail en général?

W: Le travail c'est la somme de beaucoup de petites choses: avoir un salaire, se sentir bien, rencontrer des personnes, avoir une place dans la société.

B: Le travail est important car on ne peut pas rester sans travail. Ce n'est pas l'argent, c'est le travail. Quand je travaille, je suis heureux, je me sens libre, - quelqu'un qui ne travaille pas n'est pas libre. Le travail nous empêche d'avoir de mauvaises tentations, de quitter le bon chemin.

H: Le travail nous évite de nous ennuyer, de nous décourager. En travaillant on s'affirme, on trouve une valeur à sa personne. On acquiert l'humilité. On apprend à rendre service.

Ax: Le travail est utile car l'argent peut aider à acheter des petites choses, par exemple une carte téléphonique pour communiquer. Je suis content quand je travaille. Par contre, quand c'est fini, c'est difficile. Je tombe même malade des fois car je me sens moralement abattu.

S: Travailler, pour moi, c'est comme prier. C'est quelque chose de primordial. C'est faire quelque chose de bien, que tu sois payé ou pas.

Mo: Le travail est le moteur de la vie. Moi, sans travail, je ne me sens pas comme un homme. Avec le travail tu es tranquille, tu as la dignité et le respect. Tu deviens indépendant économiquement. Tu as une place dans la société.

Quelle a été ton expérience des travaux à bord?

S: Pendant n'importe quel travail que je fais au Bateau, je me sens bien, comme dans un bureau. Chaque travail, je le fais correctement car je ne fais pas de différences entre les tâches. Tous les boulots sont importants.

O: J'ai regardé les vieux, j'ai appris pas mal de choses. C'est la première fois que je travaillais la charpente. Le travail en équipe n'a pas toujours été facile, mais j'ai appris des trucs. Ça me servira un jour, pas professionnellement, mais pour moi. La conception, la planification des travaux, penser à tout ce qu'on a besoin, avoir une vue d'ensemble. J'ai utilisé des outils que je ne connaissais pas.

F: J'ai tout largué suite à mon divorce. J'ai perdu mon appartement, ma voiture et mon permis de conduire. Le travail m'a permis de remettre le pied à l'étriller. Au Bateau, il y a un très bon chef [de chantier], une bonne stratégie. C'est bien organisé, il y a du suivi, on est bien encadrés. J'y ai appris à faire des trucs que je ne connaissais pas, comme la peinture et les vitres. Pour le montage de la Buvette, j'ai monté des meubles, fait de la menuiserie, de la charpente, des raccordements hydrauliques et électriques. Le travail au Bateau me donne l'envie de me lever le matin, en plus c'est pour une bonne cause! J'ai du plaisir à faire quelque chose de mes dix doigts.

P: Oui c'était un travail éprouvant, «faut pas déconner!». Le montage [de la Buvette] était difficile physiquement. Mes tâches étaient le montage des meubles et l'installation du bar. Le montage de la Buvette a représenté le commencement de la Buvette. La mise en place symbolique et physique du travail. Très positif.

W: Au bateau j'ai reçu plus que je n'espérais quand je suis venu la première fois. J'ai vu d'autres personnes demander du travail. Des fois ils étaient furieux car ils n'en ont pas eu. Mais quand tu attends et que les responsables du Bateau commencent à te connaître mieux, surtout tes compétences, tu commences à avoir des chances. Quand je travaille, je me sens bien - la plupart d'entre nous n'ont pas de chance dans

la société - quand tu viens au Bateau, tu fais partie de quelque chose, du Bateau. Tu as un travail honnête et tu reçois un salaire.

Qu'a représenté pour vous votre engagement?

R: J'étais trop contente. J'ai eu une petite formation. Je connaissais un peu la restauration, mais ici c'est différent, c'est le rêve. On est tous égaux, il n'y a pas de différence entre nous et les chefs.

O: J'ai su que je galérais moins. J'avais aussi la possibilité de régler mes histoires de papiers. J'ai été éduqué dans le milieu, mais le challenge c'était les horaires, être constant. En équipe, je parle plus que d'habitude, je donne mon avis.

Mo: C'est une fierté pour moi, ça m'a rendu «célèbre» à Genève. Je veux dire que j'ai rencontré beaucoup de monde fait de la menuiserie, de la charpente, en travaillant à la Buvette. Maintenant je les croise à l'extérieur, on me salue partout - c'est magnifique. Le Bateau, c'est le meilleur endroit de ma vie ou j'ai travaillé. Ça fait partie de mon rêve.

Comment s'est passée cette période continue de travail?

R: Pour moi, ça a été une belle expérience. Les contacts avec l'équipe, avec les clients. La seule chose que je n'ai pas aimée, c'était la plonge. Tout le monde devait y passer, on faisait des tournus.

P: Cette période de travail continue n'a pas changé grand-chose pour moi, j'ai quand même eu l'habitude de travailler toute ma vie. Les difficultés ont été de gérer le travail avec des personnes différentes et qui ont aussi des problèmes. J'ai appris à mettre de l'eau dans mon vin. Ça a aussi eu un effet miroir positif sur moi-même, j'ai vu mes problèmes en face. J'ai appris à prendre confiance en moi, je constate que je tiens sur la longueur. Je suis fier de moi, j'ai tenu jusqu'au bout.

O: C'est un très grand enjeu de balancer des gens avec des problèmes divers et variés sur une saison. Chacun a fait ce qu'il a pu, comme il a pu. Niveau boulot, il y a eu des évolutions pour certains. J'ai montré quelques trucs pour la plonge, ça a changé la vie à certains, pour d'autres ça a été plus difficile.

Qu'avez-vous appris? Quels sont les acquis que vous reprenez?

R: Je doutais un peu du contact avec les autres. J'y arrive. C'est génial, parce que j'ai eu beaucoup de problèmes ailleurs, avec les patrons, les chefs. Et ça me blesse.

O: Je ne suis pas devenu plus tendre, avec la rue. A la Buvette, j'ai vu que j'étais capable d'accueillir convenablement les clients, que mon rapport avec eux était bon. La quantité de pourboires le montre, c'est l'échelle de ce qu'on a réussi. Voilà ce qu'on a gagné.

Mo: J'ai appris à être plus patient, à écouter les gens, à garder mon sang-froid. J'ai appris à ne pas m'énervier. Avec Bertrand j'ai appris la cuisine européenne.

W: J'ai appris à travailler avec des personnes de différentes cultures. J'ai appris les noms des outils en français. J'ai appris à travailler le plastique et d'autres matériaux (avant je ne connaissais que le travail du métal). Quelques personnes au Bateau m'ont appris pas mal des choses, les responsables et des passagers... Le Bateau est un endroit génial pour travailler mais c'est aussi difficile, surtout pour les responsables, de gérer tout ce «melting-pot» de cultures différentes.

Que vous a apporté cette expérience, sur un plan plus personnel?

R: Beaucoup de confiance. Je doutais un peu. Je pensais que j'avais un problème avec les gens. Je me rends compte que non.

O: Ça m'a montré que j'ai toujours mon potentiel. Mes objectifs étaient de voir si j'avais toujours la capacité d'apprendre aux autres [O. avait eu des expériences préalables dans la restauration]. J'ai évolué dans ma manière de communiquer avec eux.

S: J'ai appris à m'adapter aux demandes des autres passagers. J'ai appris à rendre service aux autres.

W: Ça te donne des avantages. Quand tu as un travail sur le Bateau tu te sens plus accepté dans la société. Ça te pousse à chercher un boulot en dehors

du Bateau. Les gens voient que tu es quelqu'un de sérieux car tu travailles.

Appréhendez-vous la suite? Quelles sont vos attentes, vos projets?

O: Ça me stresse que ça finisse, que je n'aie plus de boulot. Mes projets, c'est de bosser. J'ai quelques plans en attente, dans la restauration. J'attends mes papiers pour tenter, pour demander. Me réévaluer m'a donné confiance pour essayer.

P: Non, je n'apprends pas la suite, j'ai envie de trouver un travail. Je consulte les offres d'emploi et j'envoie des CV. J'aimerais travailler dans le social.

R: Ça fait mal. Je voulais rester. Maintenant, je vais essayer de trouver dans le même domaine. J'ai un CV tout neuf, fait au Bateau, je vais l'envoyer partout. Autrement, je vais tenter de garder des enfants à la maison. Je vais faire de mon mieux.

Vous voulez ajouter quelque chose?

F: La Buvette, c'est une idée super-géniale. Ça donne une autre image du Bateau que ce que tout le monde veut penser. Ça fait évoluer les passagers, on fréquente des gens qui ont la tête sur les épaules. Mais ça doit rester un lieu ouvert à tout le monde, ça ne doit pas devenir un lieu guindé. Mon souhait le plus cher est que le Bateau perdure aussi longtemps que possible et qu'il garde le même cachet que ces deux dernières années. Le Bateau c'est ma deuxième maison.

M: J'espère qu'il va continuer longtemps et que le bateau trouve un «travail» pour l'hiver, pour se faire plus de fric. Par exemple, refaire une buvette. J'ai confiance, ça marche toujours. Ensuite, personnellement, j'envisage de continuer les voyages, je veux tout voir! Je veux bouffer des kilomètres! Et finir ma vie en Inde.

W: J'ai demandé une fois une recommandation du Bateau, comme quoi ils me connaissent et que je travaille au Bateau. Un jour je me suis fait contrôler et j'ai donné cette recommandation. La police m'a relâché aussitôt en disant que c'est bien que je travaille au Bateau. C'est la preuve que tu es plus reconnu si tu as un travail.

Am: C'est une bonne idée de proposer des petits boulots à bord. Ça aide à intégrer les gens dans la vie du Bateau. En travaillant, je sens que je fais partie du projet du Bateau. Quand tu travailles, tu communique beaucoup plus avec les autres. ■



Brève de chantier

Au fil des chantiers, quelques passagers ont commencé à m'appeler «chef» et ils s'amusaient de me voir peu à l'aise avec ce terme. Sachant que pour certains d'entre eux la confrontation à l'univers professionnel et à sa hiérarchie n'avait pas toujours été évidente, j'ai profité de notre pause déjeuner pour leur demander ce que ce terme évoquait pour eux, histoire de savoir à quelle sauce ils me mangeaient...

Raffaele: Chef, chef, chef... Vous commencez à me gonfler! C'est quoi d'abord pour vous un chef?

Patrick: Pour moi le chef, c'est celui qui dit ce qu'on doit faire et qui gueule quand c'est mal fait.

Momo: Ouais et puis c'est surtout celui qui paye à la fin de la journée!

Boubacar: OK c'est vrai, mais pour moi le chef c'est celui vers qui tu vas quand tu ne sais pas comment faire et qui te montre quoi faire.

Pierre: Ouais! Et puis un bon chef, c'est celui qui fait avec toi, qui ne te laisse pas toute la merde à faire...

Enzo: En tout cas y'en a pas beaucoup que j'appelle «chef», parce que d'habitude les chefs moi je les appelle pas, je les emmerde! (rires)

Raffaele: Ben, au fait «chef» c'est plutôt un compliment alors... (rires) Je vous remercie, mais sincèrement, je préfère qu'on m'appelle Raffaele.

Et les cinq en cœur me répondirent évidemment: «D'accord Chef!»

Raffaele